

*Guido Pagliarino*

*Le juge et les sorcières*  
*(Une enquête du 16ème siècle)*

*Roman historique*



**Guido Pagliarino**  
**Le Juge Et Les Sorcières**

*Le Juge Et Les Sorcières:*  
*ISBN 978-8-88-535656-6*

Guido Pagliarino

Le juge et les sorcières (Une enquête du 16<sup>ème</sup> siècle)

Roman historique

© 2017 Guido Pagliarino

Traduit de l'italien en français par Giovanni Pantano

Copyright de l'œuvre inédite 1991-2001 Guido Pagliarino

Première édition (sous le titre « Un Indagine del 500 », ISBN: 88 - 87926 - 89 1, copyright 01/01/2002 - 31/10/2006 Prospettiva editrice sas

Deuxième édition (sous le titre « Il Giudice e le Streghe », ISBN 10: 88 - 7418 - 359 - 3, ISBN 13: 978 - 88 - 7418 - 359 3, copyright 01/11/2006 - 30/11/2011 Prospettiva editrice sas

Droits restaurés à l'auteur, copyright Guido Pagliarino, à partir de 01/12/2011

Table des matières

[Préface de l'auteur aux deux premières éditions](#)

[Guido Pagliarino, Le juge et les sorcières \(Une enquête du 16<sup>ème</sup> siècle\), Roma n historique](#)

[Postface de l'auteur à la troisième édition](#)

[Préface de l'auteur aux deux premières éditions](#)

Ce roman se situe à une époque d'hystéries religieuses, de chasse aux sorcières et de femmes-objet, même si l'amour du prochain était au centre des préceptes chrétiens et que le Nouveau Testament clamait que « il

nâ##y a pas lâ##homme et la femme, car tous sont Ã©gaux dans le Seigneur Â».

Il sâ##agit toutefois dâ##une Åuvre de fiction. Je me suis efforcÃ© de mâ##immerger dans la mentalitÃ© du 16Ã¨me siÃ¨cle car, comme le savent bien les historiens, il faut regarder le passÃ© en se libÃ©rant des faÃ§ons de sentir contemporaines, pour Ã©viter les anachronismes. Å titre dâ##exemple, la peine capitale est considÃ©rÃ©e de nos jours, comme une atrocitÃ©, alors quâ##au 16Ã¨me elle Ã©tait vue comme une punition normale et on pensait que la mort amnistiait lâ##assassin repent de tous ses pÃ©chÃ©s, et lâ##envoyait tout droit au Paradis. Comme nous le verrons, la torture Ã©tait combattue bien avant lâ##arrivÃ©e de Beccaria.

Il y a des personnages imaginaires et dâ##autres rÃ©els. Le protagoniste est une figure historique, dont le traitÃ© contre la sorcellerie fit la renommÃ©e. On sait que câ##Ã©tait un avocat. Il ne semble pas quâ##il fÃ©t juge pontifical comme je lâ##imagine. Je le dÃ©cris comme un homme privÃ© dâ##autodÃ©rision. Par contre, en ce qui me concerne, jâ##ai voulu introduire de lâ##ironie et de la fantaisie involontaires dans certains de ses comportements, descriptions et considÃ©rations. Lâ##avocat Ponzinibio et le terrible dominicain Spina sont eux-aussi des personnages rÃ©els, outre, naturellement, les autres grandes figures historiques de lâ##Åuvre. MÃªme Balestrini, lâ##ensorcelÃ©, a vÃ©ritablement vÃ©cu, mÃªme sâ##il vivait dans le PiÃ©mont et non dans le Latium : un cas

quâ##aujourdâ##hui on associerait Ã de la mythomanie et de la schizophrÃ©nie avec des penchants suicidaires. Le jeune Ã©vÃ©que Micheli est, par contre, un personnage de fiction, mÃªme sÃª##il prÃ©figure dâ##autres prÃ©lats qui furent accusÃ©s dâ##hÃ©rÃ©sie pour avoir prÃ©chÃ© la charitÃ© Ã©vangÃ©lique, les cardinaux Pole, Sadoletto et Moronte. Sont aussi inventÃ©s, outre des personnages de second ordre comme Mora, le chevalier Rinaldi, le prince de Biancacroce. Jâ##ai gardÃ© ce dernier toujours en arriÃ¨re-plan, prÃ©t Ã surgir.

Lâ##idÃ©e du roman mâ##Ã©tait venue aprÃ¨s que jâ##aie fait des recherches sur la chasse aux sorciÃ¨res dans le but de comprendre, pour le moins, les raisons historico-sociales de tant de barbaries Ã lâ##apogÃ©e de la Renaissance. Tout ce que je dÃ©couvris se retrouve rÃ©sumÃ© dans les considÃ©rations de lâ##avocat Ponzinibio, de lâ##Ã©vÃ©que Micheli, du chevalier Rinaldi et, Ã partir dâ##un certain point de lâ##Å#uvre, de celles du protagoniste.

Guido Pagliarino

*Guido Pagliarino*

*Le Juge et les SorciÃ¨res*

*(Une EnquÃªte du XVIÃ¨me SiÃ¨cle)*

*Roma n historique*

*(traduit de lâ##Italien par Giovanni Pantano)*

Chapitre I

En lâ##an de grÃ¢ce 1517, moi, Paolo Grillandi, jeune juriste de vingt-six ans, je fus nommÃ© juge au barreau du Tribunal de

Rome. J'ai commenté mon apprentissage auprès du Juge Général Astolfo Rinaldi, des pratiques des procès contre les criminels, tous, mais surtout les supplicés du mal qu'on appelle démons.

Bien avant mon entrée en magistrature, du temps d'Innocent VIII, promulguée en 1484, la bulle *Summis Desiderantes* déclarant la guerre aux malins et malines en précisant les critères pour les identifier, de très nombreux procès en sorcellerie avaient été instruits, comme jamais auparavant. Sa Sainteté avait compris que le nombre de personnes concernées avait fortement augmenté, des hommes mais surtout des femmes, qui pratiquaient la magie et avait ainsi déclaré : « qu'il était absolument nécessaire d'être impitoyable et sans indulgence à leurs égards ». L'issue n'avait pas été heureuse et se traduit par de nombreuses condamnations pour ensorcellement, emprisonnement et le bûcher pour les envoûtés.

Le *Marteau des Sorcières*, que les doctes dominicains Sprenger et Kramer rédigèrent en 1486, à la demande d'Innocent VIII, et qui nous avait été, et était encore, d'une aide irremplaçable, prévoyait chaque situation et instruisait comment punir les malins. Malheureusement et malgré les succès, le diable était montré plus déterminé, de sorte que le nombre de sorciers et sorcières avait continué d'augmenter, et semblait même croître avec celui des procès. Du moins, c'était mon opinion. En

effet, la majorité des inculpés avouaient sous la torture ; même qu'une accusée, cette Elvira que je ne pourrai jamais oublier, avait capitulé devant moi en l'absence de toute menace. Elle nous avait livré avec la simple requête formelle d'obtenir sa grâce. Nous savions très bien qu'il valait mieux ne pas en tenir compte, sans risquer d'être, nous-mêmes, soumis au jugement : il ne s'agissait de rien de plus que de choisir la peine, une fois les aveux obtenus. La femme avait dit d'noncée pour avoir ensorcelé un certain Remo Brunacci, un habitant de Grottaferrata, comme elle. Le tmoignage du curé de paroisse avait été précieux, de sorte qu'hormis la victime, il n'avait pas été nécessaire d'interroger d'autres administrés : Brunacci s'était vu soustraire le membre viril par un tour de magie par la sorcière et s'en était confié à l'archiprêtre. Celui-ci lui avait alors demandé qu'on dénouât sa braguette et vérifia lui-même ; de fait, comme il en tmoigna par la suite, le membre avait disparu. Il avait alors confié le fidèle à faire pénitence : jeûner et boire de l'eau bénite, et prier le Ciel de restaurer l'objet volé. Afin qu'il pût mieux se concentrer sur sa prière, il avait enfermé le pénitent dans une petite pièce vide du presbytère, après lui avoir donné un seau de cette eau, où il resta un jour et une nuit. Quand, finalement, il le libéra, le curé l'examina nouveau et le membre viril était nouveau apparu, à la grande joie

et l'admiration de Remo qui, à peine congédié, avait conté son histoire à tout le village. L'Inquisition avait donc reçu une lettre anonyme, suivie d'une autre, officielle, de l'archiprêtre.

A cette époque je supportais de telles dénonciations avec une indignation partagée. Même ma famille avait été soumise aux torts extrêmes d'une stryge. A neuf ans, une fois avoir appris à lire, à écrire et compter, j'étais dans l'atelier de mon père, maître cordonnier, tandis que ma mère, qui toute sa vie avait été un exemple de sainteté, avait été brusquement prise d'une fièvre maligne et mourut. J'étais fils unique, bien que les miens eussent souhaité une nombreuse progéniture à vover l'art familial. Combien de fois ma mère n'avait-elle pas répété à mon père, en pleurant, que ce devait être la sage-femme qui avait aidé durant l'accouchement, à l'enlever : elle s'était disputée avec elle, peu de mois après ma naissance, pour une question de lingettes goulinantes ; cette femme devait donc avoir envoyé : il est du domaine public que les guérisseuses et les sages-femmes sont des sorcières suspectes pour le seul fait de leur art ; le même Marteau des Sorcières fait allusion à ces femmes comme des malines en puissance. Craignant une vengeance dont j'eusse été moi-même l'objet, mes parents en parlaient qu'entre eux. Malheureusement, un soir, les deux garçons d'atelier étaient à table avec nous

comme à l'habitude (le couvert faisant partie de leur salaire), mon gendarme avait eu pas mal et était en proie à une profonde tristesse. Il ne tint plus sa langue et raconta son tour, sinon les deux. C'est ainsi que, deux jours plus tard, ma mère se trouva nez à nez avec la sage-femme, sur le seuil de sa maison, qui telle une vipère, lui avait soufflé qu'une femme comme elle, qui allait tout raconter, ne méritait que les malheurs. Un mois plus tard, frappée par le sortilège de cette dégoûtante sorcière, ma mère était défunte. Mon père, envahi par le deuil et le remords d'avoir provoqué la riposte de cette jeteuse de sorts, s'était empressé de rosser les garçons, même si cela n'eût pas changé le destin de sa femme adorée et comme si la boisson n'avait pas été la première cause de ce qui était arrivé. Ce fut gonflé de haine et de courage, qu'aux funérailles, il dénonça la sage-femme publiquement ; le seul fait qu'elle n'était pas là, à prier la morte, suffisait pour l'accuser. Le curé en avait avisé l'Inquisition. Cependant la strige, que quelqu'un avait prévenue, on soupçonnait même que ce fut le diable en personne, s'était clipsée à jamais et ne fut jamais punie. Jusqu'à ce moment, je ne faisais que pleurer et me taire. Une fois que je fus au courant de la fugue de l'assassin, j'explosai : « Je la retrouverai ! » avais-je crié à mon père. « Je la punirai par le feu, elle et toutes celles qui lui ressemblent ! » Je n'en dormais

pas, et jâ##en avais tant dit pendant des jours et des semaines que mon pÃ`re, lui aussi avide de justice, avait demandÃ© conseil au curÃ©. Câ##est ainsi quâ##on mâ##orienta vers des Ã©tudes de juriste, alors que je continuais Ã  travailler dans lâ##atelier Grillandi, autant que possible. Câ##est pour cela quâ##Ã  force de battre le fer, mon bras droit sâ##Ã©tait fortement musclÃ© et, avec le temps, Ã©tait devenu presque deux fois plus gros que le gauche. Deux ans plus tard environ, mon pÃ`re sâ##Ã©tait remariÃ© avec une veuve sans enfants. AprÃ¨s quelques mois Ã  peine, lâ##Ã©pouse fut prise de violentes douleurs au ventre et mourut en quelques jours. Mon pÃ`re sâ##Ã©tait mariÃ© une troisiÃ¨me fois, avec une cousine. Il en eut une enfant, mais en venant au jour, on eut lâ##horreur de la dÃ©couvrir bicÃ©phale et, durant le terrible accouchement, aussi bien la mÃ¨re que la fille dÃ©cÃ©dÃ¨rent, la premiÃ¨re irrÃ©mÃ©diablement bouleversÃ©e par la tÃªte fourchue du nouveau-nÃ©, la seconde pour nâ##avoir pu respirer. La sorciÃ¨re continuait, de loin, de lancer des sorts Ã  toutes les femmes de la famille. Notre haine pour elle sâ##en trouvait encore augmentÃ©e, pour autant que ce fÃ»t possible. Une fois arrivÃ© au doctorat, comme câ##Ã©tait la coutume, mon pÃ`re acheta ma charge de juge, par ses bons offices de prÃªtre et Ã  grand renfort de dons quâ##il distribua aux puissants. Il fit mÃªme un cadeau au curÃ©. Mon pÃ`re nâ##avait plus ni Ã©conomie, ni argenterie, ni arme, de sorte que pour acquÃ©rir le matÃ©riau nÃ©cessaire Ã  la fabrication de

nouvelles années, il avait dû solliciter un emprunt auprès d'une banque. Avec les années, j'aurai compensé son sacrifice en lui reversant un dixième de chacune de mes soldes.

On n'a plus jamais retrouvé l'assassin de ma mère ni de mes belles-mères, mais mon cœur exultait à chaque fois qu'une sorcière était arrêtée. Je me rappelle la fois où on nous avait amenés Elvira, je m'étais exclamé devant Astolfo Rinaldi : « Chaponner un honnête homme ! Ah ! Justice sera faite. » Le juge avait laissé démasquer un bref sourire, que j'avais interprété comme : « Oui, désormais c'est à nous de nous en occuper » ; et il avait prononcé le mot : « Boccace ». Je savais qu'il appréciait beaucoup le Décaméron, texte qui, alors, était en libre circulation jusqu'à ce que Paul IV introduisit l'Index des Livres Interdits, mais je ne connaissais pas encore cette œuvre et je n'avais pas compris ce que le juge avait sous-entendu, ni n'avais osé en demander l'explication, pour ne pas paraître inculte. Ma proférance allait aux œuvres austères et, surtout, à l'Enfer de Dante qui m'apparaissait presque comme le symbole de mon œuvre héroïque contre le malin et ceux qui s'étaient engarés dans sa « forêt sauvage ».

Elvira avait été capturée et emprisonnée selon la pratique. Le chef des gendarmes, flanqué de deux gardes armés et d'un inquisiteur dominicain, avait frappé à sa porte. A peine ouverte, ils avaient bécillonné

sans m'ame lui laisser le temps de parler, puis ligotée et conduite à Rome et là, elle fut emprisonnée et mise au pain et à l'eau dans une cellule de l'Inquisition, en attendant d'être jugée. Une fois la condamnation religieuse prononcée, elle nous avait été livrée pour être soumise au procès sacculier, où étaient présents, outre Rinaldi et moi-même, l'inquisiteur et les deux témoins, Brunacci et le curé, que nous avions déjà interrogés. L'inculpée ne pouvait pas nous voir, par contre nous étions à même de la voir et lui parler par des ouvertures prévues. L'inculpée avait déjà été ligotée, nue, et de telle sorte à pouvoir atteindre, après quelques torsions, chaque partie de son corps. Sitôt qu'elle eut entendu ma voix et avant même que je la menaçai de la torturer, Elvira avait tout avoué. Je n'en fus pas surpris, nous savions qu'elle avait fait pareil face à l'Inquisition. Elle même avait dit qu'elle était d'ordinaire depuis ses quatorze ans qu'elle était sorcière et, répondant à mes questions précises selon la casuistique du Marteau des Sorcières, elle avait reconnu avoir tué et malmené du bétail et des cultures ; d'être l'assassin d'hommes et de jeunes garçons ; qu'elle se lubrifiait le con avec une graisse thaumaturgique, qu'elle y enfilait le manche d'un balai et que c'est grâce à ces artifices qu'elle volait au sabbat du diable, auquel participait le prince noir en personne, qu'elle et d'autres scélérates

lâ##y adoraient ; et que le malin, aprÃs que lâ##assistant Ã  
lâ##arriÃre lui eÃt levÃ la queue et chaque personne  
prÃsente rendu hommage comme attendu en lui baisant  
le troufignon pestilentiel, sâ##accouplait avec chacune des  
sorcierÃs, selon et Ã la fois contre toute nature, Ã lâ##aide  
de son organe mÃle fourchu ; et quâ##elle, envoÃteuse, tenait  
dans une cage, ce que personne hormis le diable et elle-mÃme  
ne pouvait voir, les membres virils de tous les hommes quâ##elle  
avait ensorcelÃs, plus de vingt, et qui se mouvaient comme  
des oiseaux vivants et mangeaient de lâ##avoine et du blÃ ; et  
que le diable venait de temps en temps admirer chez elle, pour  
sâ##amuser. Je lui demandai finalement si Lucifer sâ##Ãtait  
manifestÃ Ã elle sous les traits fameux du Â« beau Ludovic  
Ã », câ##est-Ã -dire tel un Â« homme dans chaque partie de  
son corps sauf les pieds, qui eux, ressemblaient toujours Ã  
des pattes dâ##oie, complÃtement retournÃes, lâ##avant  
en arriÃre et lâ##arriÃre en avant Â». Elle avait rÃpondu  
que oui. Reconnue coupable de pÃchÃs de mÃme que  
de mÃfaits de toutes sortes, et en premiers, lâ##homicide et  
la mutilation de chrÃtiens, comment eÃt-on pu ne pas la  
brÃler ? Cependant, ayant avouÃ sans dÃlai, on lui avait  
accordÃ la grande misÃricorde dâ##Ãtre ÃtranglÃe  
avant de faire partir le feu. MalgrÃ cela, une fois contre le  
mÃt et juste avant que le bourreau ne la strangulÃt avec la  
corde qui lui serrait la gorge, elle nous maudissait tous. Je ne  
mâ##Ãtais alors pas donnÃ beaucoup de peine, je savais

que l'aveu représentait l'œuvre suprême ; mais, comme toujours, je me montrai fier du bon service rendu à Dieu et, ainsi, à la mémoire de ma mère.

J'étais tellement convaincu du très grave danger que représentait la sorcellerie que, plus tard, en 1525, je publiai un Traité des Sortilèges, en guise d'illustration et d'avertissement. Cette œuvre avait augmenté, hélas ! ma bonne réputation auprès de l'Inquisition papale monastique. Au nom de la vérité, je dois néanmoins ajouter qu'en exprimant mes doléances, je n'ai pas voulu dire que les phénomènes diaboliques n'étaient ou ne soient, qu'une simple apparence. Au contraire, moi-même, j'assistai une fois, en personne, glacé, à un phénomène de possession évident, que je raconterai plus loin ; c'est certainement un procès, dont je parlerai aussi, qui compta les inculpés parmi les plus sages serviteurs de Satan. Je suis désormais convaincu cependant que, pour une grande partie, les sorcières et sorciers ne furent pas tels que je les vis et qu'en conséquence, je me trompai presque à chaque fois.

## Chapitre II

Le doute commença à naître cinq ans après la publication de mon livre.

C'était le deuxième après-midi d'une journée tiède de fin d'hiver, qui finissait. Avant de prendre la direction de ma maison, à pieds comme de coutume, je

mâ##Ã©tais arrivÃ© au marchÃ© alimentaire et textile qui occupait toute la place du tribunal. C'Ã©tait lâ##heure Ã laquelle on commence Ã replier les trÃ©teaux et Ã offrir la marchandise Ã meilleur prix. Je mâ##achetai une poularde vivante, que je fis occire et me lâ##emmenai Ã la maison en bandouliÃ¨re, la tenant par les pattes de la main droite, tandis que de la gauche, je serrais la poignÃ©e de mon Ã©pÃ©e, comme Ã chaque fois que je parais. Je voulais paraÃ®tre fier et puissant, comme toujours, sans sembler embarrassÃ© par ce volatile ; et, comme attendu, chacun mâ##avait saluÃ© de la main et autant du couvre-chef, tant sur la place que sur le reste du chemin, sauf â#! Eh bien, un gamin m'Ã©connu et couvert de haillons trempÃ©s, qui, quand je fus presque arrivÃ© au portail de ma maison, Ã d'Ã©fait de s'Ã©tre esquivÃ©, mâ##avait m'Ã©me bousculÃ©, s'encourant sans demander pardon, ignorant mon indignation : Â« HolÃ ! HolÃ ! Â». Pire encore, alors qu'il Ã©tait Ã©loignÃ© de plusieurs enjambÃ©es et perdu dans la foule, j'Ã©tais d'Ã©subir de ce deux fois rien, le vil d'Ã©shonneur d'Ã©une bruyante Ã©ructation. Ce n'est qu'aprÃ©s que je compris que c'Ã©tait le Ciel qui mâ##en voulait de mon arrogance et que c'Ã©tait sans doute aussi un signe prÃ©curseur de la visite qui s'ensuivit, peu de temps aprÃ©s ; mais au moment-mÃ©me, j'Ã©tais meurtri. Une fois chez moi, dans mon appartement prÃ©s du tribunal oÃ¹ j'habitais seul avec un serviteur, je chassai ma colÃ¨re en mâ##aspergeant la tÃ©te

d'eau froide et le pria de veiller à ce que la poularde fût rôtie comme il le fallait. Ce n'était pas la saison, sans quoi je l'eusse enjoint de la frire dans le jus de ce fruit tout nouveau que certains appellent la pomme dor mais qui, une fois mûre, est un rouge feu, si bien que, comme je l'avait expliqué un espion quelques mois auparavant, le petit peuple, qui, pour autant qu'il sache que personne ne puisse l'entendre, a coutume d'appeler ce plat délicieux : « poulet à la diable » ou, dans le dialecte de la plèbe romaine, « er pollo a la dimonia »<sup>1</sup> ; mais les experts en monologie que j'avais immédiatement conviés à goûter ce mets avec le dernier scrupule, avaient, à plusieurs reprises, conclu que le mon n'avait pas élu domicile dans ce délicieux plat et que tout chrétien pouvait en manger sans pécher, fût-ce du bout des lèvres.

J'enfilai ma robe de chambre à mon aise, je m'assis confortablement sur le banc de mon bureau en attendant le dîner et me préparais à reprendre la lecture de Roland Furieux, quand on frappa soudain à la porte.

Le serviteur m'annonça la visite de l'avocat Gianfrancesco Ponzinibio. C'était lui l'auteur malfamé d'un traité contre la chasse aux sorcières, imprimé une dizaine d'années plus tôt, que je n'avais pas lu mais que je connaissais par les attaques véhémentes du théologien dominicain et chasseur des serviteurs du damné Bartolomeo Spina, contenues dans son

Quaestio de Strigibus, publié deux années après ce grimoire blasph mateur. Les critiques du moine avaient mis en danger le fol avocat, entre autre parce que Spina était un personnage important et un fonctionnaire écouté par le Medici de Milan qui, cette même année 1523, avait été élu pape sous le nom de Clément VII et qui lâ##avait promptement élevé au rang de cardinal puis, peu de temps après,   celui de Grand Inquisiteur,

Il faut dire aussi que je n  tais plus un magistrat b jaune et que, en tant que Juge Général, tout désormais m  tait soumis au sein du tribunal de Rome, après que je montai moi aussi dans lâ##estime de Clément, trois ans plus tôt. En effet, durant le grand sac de la Ville Eternelle provoqué par les conflits impériaux de 1527, je m  tais engagé, au risque de ma vie,   sauvegarder les documents des procès en cours et, autant que possible, ceux du passé. Selon moi, c  tait précisément   cause de mon pouvoir au sein du tribunal que Ponzinibio s  tait adressé   moi ; et il en avait eu lâ##audace parce que, désormais, il se faisait fort de la protection d un autre dominicain, lâ##aust re monseigneur Gabriele Micheli, de vingt-sept ans   peine, mais plutôt savant, issu d une famille puissante et très estimé dans la Ville.

C est par respect pour lâ## v que, qui, par-dessus tout et déjà en ce temps, avait la réputation d un saint, que je re sus Ponzinibio.

Dans son traité, l'avocat avait raconté la réalité des chevauchées volantes en balai ainsi que les sabbats, et condamné l'instrument de torture comme outil pour obtenir des aveux. Eh bien, cela semble incroyable, cependant, à peine même-t-il salué, comme il se devait, qu'il commençât : « Même vous, votre Seigneurie, vous avoueriez être un sorcier si on vous tenaillait les testicules avec des pinces embrasées ! »

Je m'en indignai profondément : comment osait-il me parler de la sorte, sans autre forme de politesse, sans le respect voulu, sans contour. Des pinces embrasées ! à moi ? « Soyez sûr mon bon seigneur », lui retournai-je le visage rembruni, mais d'une voix polie et sans me décontenancer le moins du monde, « que beaucoup de sorcières avouent non seulement sans avoir souffert la torture, mais avant même qu'elles n'en soient menacées. » J'avais exagéré, car seule Elvira savait comporter de la sorte, mais je rappelais que j'avais su fermement confirmer ma conscience, qui du reste, n'en avait pas vraiment besoin.

« Avec votre permission, très éminent juge », poursuivit le dameret, comme s'il n'avait rien entendu, « je remonterai encore de quelques siècles, pour mieux vous faire comprendre. »

Encore une impertinence ! J'eus l'envie de le faire chasser par mon serviteur, mais songeant à la noble et puissante figure de son protecteur, je me contins. »

« Revenons au début du dixième siècle », reprit-il, « a un manuscrit du moine Regino di Prüm, aujourd'hui dans les mains du sage monseigneur père Micheli, c'est-à-dire la transcription du Canon Episcopi, qui remontait lui aussi plusieurs siècles. »

« Le Canon Episcopi ? » répéta-t-il, en montrant un début d'intérêt : « Des premiers siècles de l'Église ? »

« Oui, vous pourrez le lire en vous adressant à son propriétaire actuel, dont je suis ici le messager ; mais en attendant, si vous le permettez, je vous en entretiendrai. »

Je n'avais jusqu'alors gardé debout, à la porte de mon étude. Le sachant ambassadeur de nombreux dignitaires, et d'ordinaire piqué d'orgueil, je le priai de s'asseoir, et je fis de même.

« Magies et sorcelleries », continua-t-il à peine assis, « parcourent toute l'histoire de l'homme, bien avant le Christianisme. Les rites sorciers sont décrits dans la littérature antique, comme chez Apulée, et de brillants lettrés les considéraient comme un nouvel objet de lecture et d'étude ; de plus, la couverte et la recherche portant sur des textes très anciens, comme les Hermetica et la Cabale, de Giovanni Pico des Contes de la Mirandole et de la Concorde ! »

A nouveau agacé, je l'interrompis, « Mon docteur seigneur, ces choses sont, hélas, exactes et bien connues

mÃªme de pauvres idiots comme le Juge GÃ©nÃ©ral qui patiemment vous prÃªte l'oreille ; mais elles ne nous dictent qu'une plus grande vigilance et le devoir de nous dÃ©fendre. Il est certifiÃ© que le dÃ©mon a agi tout au long de l'histoire ! Vous pensez mÃªen apprendre ? Vous croyez que je ne connais pas, par exemple, la vieille sorciÃ¨re d'Endor qui prÃ©dit le sort de SaÃ¼l ? Â», ajoutai-je pour Ã©tayer mon savoir, faisant allusion au premier fait qui m'Ã©tait passÃ© par la tÃªte ; je fis une moue de la bouche et le fixai dans les yeux pour qu'il dÃ©tourne le regard ; il n'en fit rien mais me sourit ; puis il opina de la tÃªte et l'inclina, comme pour s'excuser, puis la releva brusquement et reprit : Â« Pardonnez-moi, mon juge, mais il ne s'agissait que d'une innocente entrÃ©e en matiÃ¨re. Je ne voulais absolument pas mettre en doute votre savoir. Â»

Je fis mine d'accepter ses dolÃ©ances en baissant le chef, mais plus briÃ¨vement que lui : Â« Venez au Canon Episcopi Â», lui conseillai-je, Â« ou je ne vous retiendrai pas davantage Â» ; et je commenÃ§ai Ã  tapoter lourdement le bras de mon fauteuil des doigts de ma main droite.

AccablÃ© par le flux de ses paroles, Ponzinibio poursuivit : Â« Le Canon, pardonnez-moi, votre Seigneurie, prÃ©tend qu'il existe des femmes teigneuses qui croient chevaucher des bÃªtes de nuit avec la dÃ©esse Diane et couvrir de longues distances en peu de temps et, dans des lieux secrets, de cÃ©lÃ©brer des cÃ©rÃ©monies blasphÃ©matoires avec

des esprits incarnés, mais il souligne qu'il ne s'agit que d'hallucinations et de songes, provoqués par le diable pour s'emparer de l'entendement des gens ; et savez-vous quels en sont les remèdes proposés ? » Il ne me donna pas le temps de répondre et continua : « La pénitence et la prière. C'est ce qui est écrit dans le Canon et c'est ce que prescrit notre mère l'Église à partir de l'an 1000 environ. Il n'y a pas si longtemps, et, comme d'autres documents que tient monseigneur Micheli le montrent, un siècle plus tard, une grande partie du clergé accepta d'abord de façon pacifique, la réalité expérimentale de ces faits, tandis que le peuple entier en avait la certitude ; et la magie du diable, son apparition, en chair et en os, lors de réunions de sorciers et de sorcières, devint par la suite de plus en plus indiscutable. »

« Il est, en effet, impensable et dangereux même, de penser autrement », répondis-je sèchement. J'allais compléter en lui avouant une menace plus grande encore, quand je songeai à nouveau à son puissant protecteur qui, j'avais d'abord compris, partageait ses mauvaises pensées, et je me tus.

L'avocat profita de mon silence pour répondre : « Cependant, mon juste seigneur, une interprétation modérée du Canon Episcopi, indiquerait-il, sans doute, que nos ancêtres étaient des ignorants ? Il est possible que jusqu'au onzième siècle, depuis que la torture fut

mise hors-la-loi et que l'on garantit un procès quitte à tous les inculpés », Ponzinibio, me regardant droit dans les yeux, ajusta le ton, « les sorcières et les sorciers n'étaient plus qu'un phénomène de second ordre et qu'au contraire, son nombre a fait augmenter ensuite, pour représenter aujourd'hui un des pires dangers ? Ce qui semble le remède n'en deviendra-t-il pas la cause ? Comme je le disais, qui pourrait résister à la douleur ou, à son préjudice, même, sans s'avouer coupable ? Est-il possible que ces derniers siècles, où tant de monde a glorifié la sagesse, aient vu la déchéance de la raison, gloire du Christianisme du premier millénaire ? » Il conclut enfin : « Monseigneur Micheli prie pour vous et exprime le désir ardent de vous voir, monsieur le Juge Général. Il vous attend jeudi prochain chez lui, deux heures avant le lever du soleil. Que puis-je lui dire ? »

« Mon obéissance à l'égard de son excellence est absolue. Faites-en lui part, et dites-lui que je viendrai. »

### Chapitre III

Était le lendemain matin, mardi, deux jours avant mon rendez-vous avec l'avocat Micheli.

J'accomplissais une tâche importante, sagement sous une injonction papale puisqu'elle me fut personnellement assignée par l'excellent Turibio Fiorilli, prince de Biancacroce, son porte-parole officiel.

J'espère pouvoir m'acquitter de cette charge avant le

premier après-midi, pour pouvoir me rendre ensuite chez Mora, comme je le lui avais promis, une femme du peuple beaucoup plus jeune que moi, à peine vingt-trois ans accomplis, des cheveux noirs et épais, un visage et un physique de nymphe, que j'entretenais secrètement et avec qui je forniquais, sans jamais l'avouer par crainte des punitions draconiennes. Car je ne savais pas à qui me confier, le confessionnal n'étant pas encore institué à cette époque, alors que ce machinisme, après le Concile de Trente, aurait assuré un certain anonymat au pénitent.

Toutefois, je ne croyais pas pouvoir accomplir mon devoir à temps pour retrouver ma Mora, même avec du retard.

J'ai prouvé une inquiétude confuse.

Il y avait avec moi un de mes juges à l'écart, Venerio Salati, six gendarmes d'escorte tandis que Angelo Rissoni, lieutenant commandant de la Garde du Tribunal, écartait branches et broussailles de son épée pour nous frayer un chemin. Nous progressions à pied dans le ventre dense d'une forêt obscure.

Nous savions tous que les problèmes de l'Église auraient finalement trouvé une solution si nous avions réussi notre entreprise: l'Église protestante se serait éteinte ouvrant un splendide couloir évangélique à la population chrétienne, finalement réunie.

Mon cœur était donc empli d'une immense joie, comme celle de chacun, comme les paroles prononcées

par les gardes et mon assistant le laissaient entendre. Ce contentement parvenait à calmer notre anxiété : personne d'entre nous ne connaissait le chemin à suivre et avançait donc à tâtons. Rissoni restait silencieux, absorbé par sa responsabilité de chef de file: les marais n'étaient pas loin qu'il fallait d'abord éviter avant de finalement atteindre l'objectif.

Je me souviens de la sueur sur mon front, des gouttes que je devais perpétuellement éponger de ma manche gauche, tandis que de la main droite, j'entreignais, comme tous les autres, l'épave d'égale, car nous savions que les loups et les onces étaient à l'affut.

Mon ancien supérieur le chevalier Astolfo Rinaldi, d'orsormais majordome anobli de sa Sainteté, nous attendait le long du chemin pour nous donner les dernières instructions ; mais personne de nous ne savait où nous l'aurions rencontré ; on nous avait dit que lui-même nous aurait retrouvé, le moment voulu. Un tel secret entourait cette opération dont nous-mêmes ne pouvions connaître toutes les phases.

Malgré une longue marche, nous n'apercevions toujours pas le bout de cette forêt épaisse. Je levai le regard et remarquai au travers des entrelacs de feuillages, que le soleil était d'orsormais au zénith. Il était évident qu'il ne me serait plus possible de rendre visite à ma Mora ce jour-là .

Câ##est avec ces pensÃ©es que je vis le lieutenant commandant sâ##enfoncer dans le terrain avant de disparaÃ®tre, en un instant: des sables mouvants ! Câ##est en vain que deux gendarmes et moi-mÃªme tentÃ©mes de le rejoindre, dâ##abord en plongeant les bras dans la fange, en Ã©quilibre Ã la frontiÃ¨re du sol ferme, puis remuant les sables diaboliques Ã lâ##aide dâ##une longue branche trouvÃ©e sur place : lâ##officier sâ##Ã©tait trop enfoncÃ©.

â##La porte de lâ##enfer!â##, ne put sâ##empÃªcher dâ##hurler le fonctionnaire, vice commandant de lâ##escouade :  
Â« Il est dans les mains du diabâ#! Â»

Je le fis taire dâ##un regard glacÃ© et lui soupirai: â##Prend le commandement de lâ##escorte! En tÃªte de file, vite, et trouve-nous un autre chemin. Â»

Il obÃ©it, mÃªme si son expression et sa dÃ©marche chancelante, trahirent sa mauvaise volontÃ©.

Jâ##adressai Ã tous un Â« Courage et confiance ! Â» et dirigeai vers chacun dâ##eux, un regard rÃ©solu et altier.

â##Orgueil!â##, entendis-je alors rÃ©sonner dans ma tÃªte. Je regardai alentour, pour voir si les autres aussi lâ##avaient entendu, mais personne ne rÃ©agit ; je frÃ©mis : qui avait donc parlÃ© ?

Suivant la nouvelle direction et pas mal de temps aprÃ¨s, presque au crÃ©puscule, nous rencontrÃ©mes le chevalier Rinaldi, tout seul, dans une petite clairiÃ¨re. Â« Par-lÃ  Â», dit-il, nous indiquant du doigt notre gauche, dans la direction

dâ##un sentier qui sâ##ouvrait, Ã peu de distance de nous, parmi des ronces hautes et touffues. Puis sans rien dire dâ##autre et aprÃ`s mâ##avoir lancÃ© un regard de haine et comme sâ##il me craignait, sâ##enfuit dans la direction opposÃ©e.

TrÃ`s vite, ce chemin nous mena finalement, sur une plage de sable trÃ`s clair, presque blanc, face Ã la mer.

Nous avons tous Ã©tÃ© choisis parmi les nageurs car nous avons lâ##ordre, une fois arrivÃ©s, de nous immerger et de prendre le large oÃ¹ la barque de Pierre, invisible du littoral, nous attendait.

Nous abandonnÃ©mes donc les armes sur le sable, pÃ©nÃ©trÃ©mes dans lâ##eau et commenÃ§Ã©mes Ã nager. Le soleil commenÃ§ait Ã se coucher et lâ##eau devint bientÃ´t couleur de lâ##orange ; et ce nâ##est quâ##alors que nous vÃ©mes avec beaucoup de dÃ©goÃ»t, des serpents et dâ##autres reptiles dÃ©goÃ»tants tout autour de nous, Ã fleur de lâ##eau et nous sentÃ©mes les assauts dâ##autres sur nos jambes et sur le dos. Il sâ##en fallut de peu quâ##un menu serpenteau Ã rayures jaunes et vertes, pas plus long que mon doigt majeur, ne mâ##entra dans la bouche. Comme si cela nâ##Ã©tait pas assez, des nuÃ©es de moustiques nous assaillirent, de nombreux se posant sur nos fronts et sur nos oreilles pour en sucer le sang. Priant et nous exhortant les uns les autres, nous poursuivions ; et tout Ã coup, nous dÃ©couvrÃ©mes Ã notre trÃ`s douloureuse surprise quâ##au lieu de la barque de Pierre, une autre rive nous attendait : non pas

la Mer de la Pureté que le Pape nous avait assigné comme destination et qui eût dû envelopper nos corps, mais au lieu de cela, une grande lagune d'eau saumâtre tout autour.

Nous nageâmes jusqu'à cette plage, d'ordinaire puisés, tandis qu'un nombre toujours croissant de reptiles continuaient de nous effleurer, avant d'atteindre la rive, enfin.

Que faire maintenant ? Nous nous laissâmes tomber sur le sable, sans souffle ; mais peu après j'intimai l'ordre de continuer, me mettant debout dans un lan improvisé d'orgueil bien placé. Il faisait presque sombre, d'ordinaire.

C'est ce que nous fîmes ; cependant, après quelques pas à peine, un tremblement de terre, étrangement silencieux, déchira instantanément la terre sous nos pieds, ouvrant un gouffre qui engloutit Venerio Salati, mes collègues, et tous les autres, sauf moi ; en fait, à ce même moment, un bras sortit du brouillard laiteux mystérieusement et brutalement apparut mes collègues, et sa main dont un des doigts portait l'anneau épiscopal, me saisit.

C'est à ce moment que je me réveillai dans ma chambre de nuit : nous étions encore la nuit entre lundi et mardi.

C'est plus tard que je compris le sens de ce cauchemar. Il s'y trouvait le futur immédiat et prochain de mes collaborateurs et de moi-même : des années plus tard,

Paul IV, en proie à des manifestations protestantes similaires, avait rallumé avec la plus grande diligence, la chasse aux hérésies errantes, plus horrible comme jamais. Le futur cardinal Gabriele Micheli s'efforçait de mobiliser contre la volonté criminelle du Pape et réussit, tant bien que mal, à faire condamner une partie des inculpés à la détention, sinon à mort : on agrandit la prison de l'Inquisition pour contenir tous les détenus. Cependant le massacre fut épouvantable, y compris celui de Angelo Rissoni et Veniero Salati, devenu tout à coup Juge Général à ma place. Le cardinal Micheli, sur ordre direct de sa Sainteté, avait tenté d'emprisonner sans procès et libérer seulement à la mort de cet excellent Pape. Moi seul survivais indemne à toutes les persécutions, vivant comme un simple pénitent, inconnu, dans un couvent ermite que j'avais intégré un an après ce songe dantesque.

Pourtant, je ne saisis pas immédiatement le sens de l'allégorie, toutefois celle-ci révéla tout de suite avec rassurance, que l'exclamation entendue vers la moitié du mauvais rêve, « Orgueil », était un avertissement, et qu'il m'était adressé par le Bien, et non par Satan.

#### Chapitre IV

L'après-midi suivant, dans l'après-midi, alors que je me trouvais au corps de garde du siège du tribunal, à donner des ordres au lieutenant commandant, un messenger, sbire communal à Grottaferrata, s'approcha de moi. Il me déclara devant

les hommes d'armes que le curé paroissial de sa bourgade sentait sa fin venir et voulait entretenir une chose de la dernière gravité, avant de rendre l'âme. Il implorait de ne pas refuser.

Ce jour-là, mon intention était vraiment de rendre visite à Mora. Ce fut donc de mauvais gré et non sans une bonne dose d'hésitation, que je répondis oui au messager, mais me trouvant devant tant de témoignages, je n'aurais pu faire autrement : en tant que Juge Général je devais faire preuve du sens du devoir moral et de la charité. Toutefois je lui demandai de m'attendre, car je n'avais pas l'intention de m'aventurer à cheval par les chemins peu sûrs, ni soustraire des gardes du tribunal à leur devoir pour des raisons autres que professionnelles ; et je lui demandai et obtint la promesse de m'accompagner à Rome.

J'étais dans l'impossibilité de prévenir ma dulcinée ; mais tant donné que ce n'était pas la première fois que les affaires me retenaient, j'avais la certitude qu'elle ne s'en serait pas occupée. D'autre part, elle savait bien qu'elle me devait tout et ne s'était plainte de rien.

Le voyage fut sans encombre et, à la tombée du jour, nous arrivâmes au village.

Le sbire me conduisit directement au presbytère. Un jeune prêtre nous accueillit et sursauta quand je m'annonçai. « Le curé vient à peine de se confesser, et il est encore lucide

Â», me dit-il, dâ##une voix tÃ©nue, en me conduisant par les escaliers vers la chambre du supÃ©rieur : Â« Je lui ai dÃ©jÃ administrÃ© lâ##Eucharistie et lâ##ExtrÃªme Onction et il en semble rÃ©confortÃ©, car il a retrouvÃ© une voix plus forte et une expression plus claire. Â»

Le rÃ©tablissement qui, souvent, prÃ©cÃ©de la mort, pensai-je spontanÃ©ment ; et je me troublai soudain : en bon chrÃ©tien, jâ##acceptais de bonne foi le pouvoir thaumaturgique de lâ##Huile Sainte ; pourquoi donc cette pensÃ©e blasphÃ©matoire me traversa-t-elle ? Il nâ##y avait pas de doute, ce devait certainement Ãªtre le diable. Sans doute voulait-il mâ##empÃªcher de mâ##adresser au curÃ© ? Je fis le Signe de Croix et commenÃ§ai de prier, au moment mÃªme oÃ¹ je mâ##approchai du mourant, imitÃ© par le jeune prÃªtre et par la garde, qui Ã©taient montÃ©e derriÃ¨re nous. Ils pensÃ¨rent sans aucun doute Ã une oraison Ã lâ##intention de ce moribond, ce que dâ##ailleurs, je partageais aussi.

La chambre, trÃ¨s petite, Ã©tait misÃ©rablement amÃ©nagÃ©e, une planche monacale, quelques Ã©tagÃ¨res en bois brut pour les livres et, comme grabat, trois traverses recouvertes de paille posÃ©es sur des chevalets. La piÃ©ce Ã©tait Ã peine Ã©clairÃ©e par deux bougies.

Lâ##archiprÃªtre semblait assoupi ; mais au son de nos priÃ¨res il ouvrit les yeux et se tourna vers moi, en exprimant un soulagement suivi dâ##un gÃ©missement.

â##Câ##est le ciliceâ##, murmura le jeune prÃªtre,

lâ##oraison Ã peine terminÃ©e, Â« il le porte depuis de nombreuses annÃ©es et il nâ##a pas voulu que je lâ##en dÃ©barrasse, mÃªme maintenant. Â»

â##Laissez-nous seuls et Ã©loignez-vousâ##, intimai-je. Â« Toi aussi Â», adressai-je au sbire : Â« Il nâ##est pas question que nous retournions aujourdâ##hui. Je me reposerai ici. Viens mâ##attendre Ã lâ##aube ; sollicite la sainte autorisation du bourgmestre, en mon nom. Â»

Une fois seuls, le prÃªtre me fit signe dâ##approcher la planche de sa couche.

A peine Ã ses cÃ´tÃ©s, il se mit Ã me parler; et tandis que ses mots sortaient progressivement de sa bouche, moi, jâ##ouvrais la mienne toujours plus.

Il me raconta Ã propos dâ##Elvira, contre qui il avait tÃ©moignÃ© quelques annÃ©es auparavant.

La femme, encore jeune, aprÃªs de nombreux malheurs, avait fini par arriver Ã Benevento, repaire fameux de sorciÃ¨res autour duquel, comme lâ##avait racontÃ© le dÃ©monologue Spina dans son traitÃ©, elles se rÃ©unissaient sous un noyer Ã perpÃ©trer des choses horribles et Ã en concocter de nouvelles. Sa mÃªre avait Ã©tÃ© lâ##une dâ##entre elles. Jâ##Ã©tais au courant Ã propos de cette sorciÃ¨re pour avoir lu le livre du docte dominicain. Elle se trouvait perchÃ©e tel un vautour sur une branche du noyer, les jambes Ã©cartÃ©es, quand, passant par-lÃ , solitaire, un jeune marchand, bossu mais sublimement fait et dâ##un parler trÃªs

noble, et voyant la sorcière, femme pour le reste très belle mais néanmoins plus très jeune, attiré par les appâts gâtés qu'elle exhibait, entama une conversation lascive. Elle aussi l'avait aussitôt désiré sexuellement, mais de désirs étonnants les plus bestiaux et contre-nature, et lui avait promis de lui ôter la bosse, définitivement, s'il acceptait de la satisfaire. C'est ce qui arriva. Tant plus tard de passage à Benevento, à l'auberge, après de nombreuses beuveries, le marchand, le visage rougi de tant de boisson, peu avant de s'en aller, avait raconté le fait aux autres hâtes, leur montrant à plusieurs reprises, se tournant par-ci puis par-là pour que chacun pût bien la voir, et jurant à tous qu'avant la luxurieuse rencontre avec la magicière, son dos était beaucoup plus gibbeux. Ensuite il s'éloigna, en riant, vers son destin inconnu sans pouvoir être interrogé au préalable par les autorités. Il ne fut donc pas possible de connaître les faits de la chipie libidineuse pour l'appréhender et la juger. D'ailleurs, un forgeron, lui aussi boscot, ayant prestement retrouvé la voix, était rendu au pied du noyer en espérant y trouver la belle harpie et de connaître aussi bien l'extase suprême dont l'autre était vanté que, et surtout, l'ablation définitive de sa protubérance. Elle s'y trouvait, mais l'homme était tellement vilain et avait l'haleine tellement vineuse de trop de boissons que la sorcière, irritée, non seulement n'avait pas forniqué

avec lui, mais, plutôt que de lui enlever la bosse, elle y avait appendu celle de l'autre. Arrivé à la place du village, bouleversé, le pauvre artisan avait relaté sa mésaventure aux moins. Selon certains d'entre eux, le renflement avait doublé ; selon d'autres, elle n'avait grossi que de peu, pour d'autres encore, qui selon Spina cependant, n'avaient l'intention que de consoler la victime et non de rendre la vrité, la préminence n'avait pas changé. Deux pandores communaux sur le seuil de la mairie avaient tout entendu et immédiatement arrivèrent le moins. Peu après, l'enquêteur local avait obtenu du forgeron, la description physique de la sorcière, et, connaissant tous les autres villageois, était parvenu à l'identifier comme une certaine guérisseuse et sage-femme miteuse. C'est ainsi que celle-ci fut arrivée peu de temps après dans sa maison par les gendarmes communaux : comme l'enquêteur le soupçonnait, de par sa faculté à pouvoir voler, comme toutes ses semblables, elle devait avoir atterri à Benevenuto avant même que le pauvre malade n'y fût arrivé. Il ressortait du traité de Spina que la rombière, c'est-à-dire libataire, avait une fille, sans aucun doute le fruit, selon l'intuition instantanée des tous, de son accouplement avec le diable, mais qui malheureusement n'avait pu être appréhendée. J'ai appris du prêtre quelle n'était pas chez elle au moment de l'arrestation de la mère et, quand au retour, elle avait été vue et saisie de force dans sa propre

boutique par le jeune tailleur du village, un juif en mal vu de tous et souvent insulté et qui, solidaire de tous les persécutés, mais aussi parce que cela faisait longtemps qu'il était fasciné par la beauté du tendron, l'avait caché. Dans son laboratoire, Elvira avait dû souffrir les cris horribles de sa mère torturée dans le tribunal tout proche, laquelle, après seulement deux jours, avait été condamnée et, pour calmer la plébe tumultueuse, tout de suite brûlée, sans étranglement préalable afin que le peuple apprécîât mieux le verdict prononcé, en se délectant de ses hurlements. Il était soir et, profitant de l'assoupissement des villageois excités devant le bûcher et, surtout, amoureuxment attiré par la jouvencelle en herbe, il avait préféré lui aussi s'éloigner de Benevento. De loin, Elvira avait vu sa mère se consumer et entendu ses dernières vociférations stridentes. Ils avaient vécu ensemble comme des couche-dehors, lui en coupant des habits de village en village, elle en vendant une liqueur couleur paille, dont un goût exquis affirmait le curé pour y avoir goûté maintes reprises, et dont elle tenait la recette de sa mère. Tout cela, elle l'avait ensuite raconté à l'archiprêtre à qui elle s'était finalement liée, dont elle devint enceinte et après de nombreuses péripéties, lui demanda un asile temporaire : elle avait peine à chapper un repaire de brigands où elle était gardée en esclave pendant des années puisque c'était dans la rue qu'ils l'avaient

capturée, après qu'ils eurent tué son compagnon. Le prêtre, plein de compassion, l'avait placée comme esclave dans la famille pieuse d'un notaire, où elle put donner naissance à une enfant, en paix, obtenant le privilège de pouvoir la garder avec elle dans les combles et de l'élever. Malheureusement, avec eux habitait un frère du chef de famille, lui aussi juriste mais d'une toute autre trempe : c'était un fainéant qui, le doctorat en poche après beaucoup de labeur, n'avait pas voulu exercer et avait devoré tout le patrimoine paternel en bombances. C'était par charité que son frère l'entretenait et l'habillait pendant tout ce temps, tandis qu'il s'efforçait de lui procurer un emploi convenable et facile. À peine Elvira eut-elle retrouvé une silhouette normale que ce d'pravé s'en était allumé et avait tenté de la posséder brutalement ; mais la femme, d'une forte complexion que la vie errante avait rendue encore plus rude, l'avait maîtrisé et étourdi avec un chandelier. La matrone de maison, que les hurlements de sa servante avaient alertée, l'avait assistée dans les dernières phases de la lutte. Ses vêtements en lambeaux et ses tuméfactions ne laissaient aucun doute sur la culpabilité de l'homme ; mais c'était le frère du notaire. Que faire ? Ces bons chrétiens ne voulaient pas que la femme eût à souffrir par la malchance des autres ; mais l'autre n'en était pas moins un parent. Après avoir longuement tergiversé, ils lui avaient finalement offert une somme qui lui

permis de s'écarter de la maison et, si possible, du village. La malheureuse cependant, son enfant tant encore très petite, préférait s'installer dans une cabane à l'orée du bois. C'est là qu'elle mit à profit l'art maternel, la préparation et la vente de sa liqueur et de décoctions médicinales ainsi que l'assistance à l'accouchement de femmes du peuple : le choix du métier fut la cause principale de son mal ; mais ne s'empêcha pas de se consacrer aussi au marché de passereaux qu'elle savait capturer avec des filets et garder vivants, en attendant les acheteurs, dans une grande cage.

Pendant quatorze années, Elvira vécut plutôt tranquillement. Certains, à dire vrai, la traitaient de sorcière en blaguant ; mais elle ne souffrit pas de persécutions. Au contraire, elle eut quelques propositions de mariage. Elle cependant, désignée par les hommes, les avait toutes refusées.

À deux reprises, elle avait dû, au début, se défendre du frère du notaire qui, impatient, s'était approché d'elle pour l'embrasser, sans pour autant y parvenir, de par la protection opératoire de la femme. C'est ainsi qu'une rancune féroce avait grandi en lui, autant que son ardeur. Heureusement, ses parents lui avaient finalement trouvé, une charge respectable à Rome, et il s'en alla, la laissant en paix.

Parmi les soupirants, il y eut même ce Remo Brunacci

qui l'aurait ruiné, l'ivrogne du village, qu'elle avait constamment chassé en le moquant. Quand il s'adressait au prêtre en déclarant, sous l'emprise du vin, avoir une révélation par la magie d'Elvira, l'ecclésiastique avait compris qu'il ne s'agissait que d'ivresse et que l'abstinence était le remède. Il avait donc fait mine de contraindre entre les jambes de l'homme la disparition du vit puis, il avait enfermé Brunacci pour qu'il se débarrassât des fumées entre autre grâce à l'ascension de beaucoup d'eau : courante, et non bête, contrairement à ce qu'il lui avait dit pour l'encourager. Il n'en avait pas prévu les conséquences. Le village avait commencé à se liguier contre Elvira, avant de réclamer haut et fort qu'elle fût capturée. Pire, le juge Astolfo Rinaldi, se trouvait au village en ce moment, en visite chez le notaire.

« Rinaldi ! » fis-je cho, émerveillé d'entendre le nom de mon vieux supérieur, interrompant le récit du moribond.

C'était lui le frère du notaire. Grâce aux puissants parents de la belle-sœur, il était parvenu au tribunal de Rome, où il avait fait carrière jusqu'au sommet. C'était sans doute lui-même, me demandai-je, qui avait mis la lettre anonyme dans l'urne désignée de l'Inquisition ? Par vengeance ? D'ailleurs, même le curé, épouvanté par la nouvelle situation et en

particulier par quelques Â#illades que le juge lui avait dÃ©cochÃ©es tout juste avant de repartir, avait Ã  son tour prÃ©sentÃ© Ã  la gendarmerie de la commune, sa dÃ©nonciation officielle, immÃ©diatement transmise Ã  la Ville. L'Â#ecclÃ©sastique, lâ#chement, avait craint pour sa propre vie, qu'Â#il trouvait mÃªme cette issue trÃ¨s probable, qu'Â#il n'Â#aurait pas Ã©tÃ© le premier prÃ©tre arrÃªtÃ©, torturÃ© et condamnÃ© pour complicitÃ© en sorcellerie. J'Ã©tais au courant du reste et moi-mÃªme j'Â#en avais tirÃ© toutes les consÃ©quences. Le curÃ©, plein de remords d'Â#avoir fait un faux tÃ©moignage, et par-dessus tout, jurÃ© devant Dieu, aprÃ¨s le procÃ¨s, avait modestement Ã©lu domicile dans la mÃªme petite piÃ¨ce oÃ¹ avait Ã©tÃ© enfermÃ© Brunacci, il avait endossÃ© le cilice, s'Â#Ã©tait soumis Ã  toutes sortes d'Â#humiliations, avait renoncÃ© Ã  tout bien-Ãªtre, fÃ»t-il le plus innocent. Au point de mourir, devenues futiles les craintes qui, mÃªme dans le remord, continuaient de le sÃ©duire, il avait finalement voulu m'Â#avertir, parce qu'Â#il Ã©tait arrivÃ© encore autre chose, cette fois Ã  Marietta, la blonde et belle adolescente fille d'Â#Elvira. Quand la troupe frappa, la mÃªre, pressentant que quelque chose de mauvais Ã©tait sur le point de se produire, avait cachÃ© Marietta sous le lit, aprÃ¨s lui avoir enjoint de rester sans bouger ni broncher, quoi qu'Â#il advint. AprÃ¨s que les inquisiteurs s'Â#en furent allÃ©s avec Elvira, la jeune fille Ã©tait sortie et, ne sachant pas qui avait emmenÃ© sa mÃªre,

elle s'attachait adreſſe au cur pour d'annoncer un rapt. L'archiprêtre au courant de l'arrestation, n'avait par clairci l'quivoque, au contraire il lui avait dit qu'il n'y avait plus rien à faire désormais : on savait bien que, pour ces choses, il n'y avait pas assez de gendarmes ! Et qu'elle garde le cœur en paix. Le jour même elle fut placée comme servante auprès de villageois. Cependant, après l'excitation de sa mère, Rinaldi était arrivé à Grottaferrata avec trois gardes du tribunal de la Ville, il avait appréhendé Marietta en prétextant un supplément d'enquête et avait emmené à Rome. Sans doute avait-il voulu se venger d'Elvira en s'en prenant à sa fille ? Le cur me demanda d'ouvrir une enquête, par devoir de justice, et, si la lumière de la loi, qu'il ne connaissait pas, il constatait un délit, de punir le coupable ; et si possible de découvrir le sort de la fille et, si elle était encore en vie, de la priver de maux ultérieurs. C'était sa seule planche de salut.

Je promis au mourant que je chercherais la justice de toutes mes forces.

Le restant de la nuit, habergé dans la riche et ancienne chambre à coucher du cur, malgré une literie des plus agréables et un matelas confortable, je ne fermai pas l'œil.

Autour de minuit, le moribond rendit l'âme, j'entendais en effet, les prières du jeune prêtre ; mais je ne me levai pas pour me joindre à lui.

Jâ##Ã©prouvais un grand sentiment dâ##abandon. Je nâ##aurais pas dÃ» Ã©prouver du remord pour lâ##injuste condamnation dâ##Elvira parce que jâ##avais agi, comme toujours, selon la loi et en conscience ; mais je ressentais une inquiÃ©tude dÃ©sagrÃ©able et une lâ©gÃ©re nausÃ©e qui ne devaient pas me quitter avant le matin.

## Chapitre V

Au lever du soleil, aprÃ©s avoir priÃ© sur la dÃ©pouille de lâ##ecclÃ©siastique, je repartis; et je repartis seul, sans attendre la garde. Jâ##agis par impulsion, mais en y rÃ©flÃ©chissant, je pense maintenant que, quoique mâ##ayant rationnellement disculpÃ©, mon instinct dÃ©sirait, au plus profond du danger que reprÃ©sentait ce retour solitaire, rÃ©clamer la punition. Dâ##ailleurs jâ##avais un grand courage physique, que jâ##entretins durant toute ma vie; et je maniais parfaitement lâ##Ã©pÃ©e et la dague que, comme magistrat, jâ##avais le droit de porter. Mon pÃ©re en effet, dÃ©s quâ##il prit ses fonctions, mâ##avait fait donner des leÃ§ons par un de ses clients, le maÃ®tre dâ##armes JosÃ© Fuentes Villata, homme maigre mais vigoureux et, chose rare pour un mÃ©diterranÃ©en, trÃ©s grand, presque un bras de plus que moi : dÃ©jÃ© garde personnel adroit dâ##Alexandre VI, il vivait, aprÃ©s la mort du Borgia, de son Ã©cole dâ##escrime. Depuis quelque temps, dÃ©sormais plus trÃ©s jeune mais encore bretteur averti, il Ã©tait devenu chef de lâ##escorte privÃ©e de lâ##ex juge Rinaldi.

Ce n'aurait donc pas sans une certaine crainte que je reprenais la route.

J'avais toujours fait preuve de prudence à l'égard des puissants : y a-t-il plus de risques, en effet, à être attaqué par un coupe-jarret de grands chemins que poursuivi par l'hostilité et la malveillance d'un seul d'entr'eux ? Astolfo Rinaldi était devenu très puissant. Il aurait représenté le véritable danger, eussé-je attaqué. Lui, en entrant dans le cercle de Bartolomeo Spina et donc de son protecteur Giulio Medici, avant même que celui-ci ne devint le pape Clément VII, avait atteint le grade de Juge Général ; puis, après le sac de Rome, alors que moi j'étais nommé à son poste, il fut élevé au rang de chevalier gentilhomme et promu Majordome Honoraire aux Chambres de Sa Sainteté. Il en avait assumé de nombreuses charges importantes, aussi bien diplomatiques que privées et, murmurait-on, même des missions secrètes. Il avait, depuis le temps qu'il était magistrat, les faveurs amicales de l'omnipotent prince Turibio Fiorilli di Biancacroce, homme très riche et Premier Secrétaire Ecclésiastique Cardinal Percepteur et Trésorier, de fait lui-même à la tête de la perception des impôts et de la trésorerie pontificale, mais aussi Duc des Milices Territoriales, Premier Conseiller de l'Ordre Public et Porte-parole officiel du Pape Souverain.

D'ordinaire je connaissais Astolfo Rinaldi comme un homme avide d'argent, sur le modèle de son compagnon

et patron Biancacroce. D'ailleurs, alors qu'il était encore magistrat, il était arrivé à accumuler de nombreuses richesses. Il avait fait des cadeaux somptueux. Clément, cet ecclésiastique qui, après sa mort, fut appelé le pape du malheur, lui aussi affamé d'argent et assoiffé des louanges que lui prodiguait le juge ; c'est tout cela sans aucun doute qui valut au chevalier Rinaldi le succès.

Vraiment, au début de ma carrière, je n'avais pas compris cet homme et, jeune ingénu d'aspirant de justice, je l'avais pris pour maître ; mais après un certain temps, ayant compris mon attachement et ayant sans doute pris pour une suggestion timide, il était légèrement déçu : un après-midi, alors qu'il était particulièrement gai puisque, comme le trahit son haleine, son repas avait été plus arrosé que d'ordinaire, il me dit : « la chasse aux sorcières nous nourrit tous : moi, vous ! tous ! C'est une affaire : sbires, geôliers, scribes et greffiers, tourmenteurs, bourreaux ; bouchers, charpentiers, pompiers ; et nous les juges. » Mon oreille se dressa. « Vive ces maudites ! » avait-il ajouté, levant haut la main comme s'il y tenait une coupe de cocktail : « et l'atout politique ? Les puissants font ce qu'il leur plaît alors que la faute de tous les maux revient aux sorcières. Ou, aussi, aux juifs, « les perfides assassins du Christ » ; et quant aux commerçants ? Quel avantage que la plume s'en prenne à eux ! Quel bien lorsqu'un prince

rÃ©duit la part en mÃ©tal prÃ©cieux de la monnaie, voit la dÃ©valuation attribuÃ©e Ã ces misÃ©rables qui, devant Ã leur tour augmenter les prix, apparaissent comme la cause premiÃ¨re du mal ; c'est ensuite Ã nous d'intervenir pour les mettre au pilori public pour calmer le peuple, et mÃame, de temps en temps, en pendre un d'entre eux. Quel succÃs pour l'ordre public, cher Grillandi ! Quel paix pour les grands, les cardinaux, les princes, les banquiers ! C'est toute une industrie, mon cher, un immense pouvoir dont nous sommes les serviteurs fidÃles. Vous n'en Ã©prouvez pas de l'orgueil ? Â»

J'en eus la nausÃ©e. Pendant plusieurs jours j'avais eu l'envie de tout abandonner pour me consacrer au barreau. Je me souviens que je m'Ã©tais demandÃ© si le juge Rinaldi, tant intÃ©ressÃ© par l'argent, n'avait pas, dans certaines circonstances, et moyennant rÃ©tribution, influÃ© sur les sentences. Je regrettais en effet, plus d'une fois, qu'alors que j'aurais certainement infligÃ© le bÃcher, lui n'avait ordonnÃ© que la rÃ©clusion. Au contraire, dans d'autres situations oÃ¹, selon moi, seule la prison s'imposait, mon supÃ©rieur avait demandÃ© le bÃcher. En particulier, restait encrÃ© dans ma mÃ©moire le cas de Giannetto Spighini, homme riche de famille marchande et fonctionnaire ordurier des finances du Pape, une charge publique qu'il avait achetÃ©e prÃ©cÃ©demment pour augmenter son prestige social.

J'eus Ã traiter de son cas durant les premiÃ¨res annÃ©es

de ma carrière, quand j'aurais encore beaucoup d'estime pour Astolfo Rinaldi.

Je connaissais Spighini avant le procès parce qu'il habitait dans un beau palais face au logement que j'aurais loué et m'avait adressé son salut et, parfois, de la terrasse au balcon, accordé un brin de causerie. C'était quelqu'un de spontane et de sanguin et,   dire vrai, m' me fou, comme quand il s'asseyait sur la terrasse torse nu pour jouir, selon lui, de l'influence bénéfique des rayons de l'astre solaire. Une soirée d' t il était sorti pour prendre un bol d'air sur la petite terrasse et je l'aurais surpris appuyé sur la rambarde, le visage renfrogné et la bouche tordue par une grimace de dégoût. Me voyant, sans toutefois me saluer, il m'avait dit violemment :  « Mon bon monsieur, a quand la justice ?  »

# Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.